sophes. Nous connaissons, en France, ce prétendu Christianisme des rationalistes. M. Cousin nous l'avait apporté, il y a quelques années, de ses voyages d'outre-Rhin. Il a eu parmi nous les philosophes éclectiques pour apôtres, et M. Jules Simon pour évangéliste. Mais il n'a pas fait illusion au bon sens français qui a vu dans la *Religion naturelle* l'absence même de la religion.

Tel est néanmoins l'étrange Christianisme que le docteur Paulus enseigna aux étudiants en théologie d'Iéna, et qu'il osa même enseigner en 1803, aux séminaristes catholiques de Wurzbourg, à qui l'évêque s'empressa de défendre la fréquentation de semblables leçons, malgré les ordres du gouvernement bavarois qui prétendait les y astreindre.

CHAPITRE VI.

THÉORIE DE PAULUS SUR L'ORIGINE DES MIRACLES.

Paulus avait suivi Kant jusqu'ici. Il se sépare maintenant de son guide et c'est là que commence son œuvre originale, celle qui lui a fait un nom. L'opinion qui ne voit dans Jésus qu'un homme comme nous, a l'inconvénient grave de contredire formellement le témoignage des Évangiles qui, indépendamment des autres preuves de sa divinité, nous le représentent comme un thaumaturge, opérant par sa propre puissance les prodiges les plus extraordinaires, supérieur par conséquent à l'homme, Dieu en un mot. L'auteur de *La Religion dans les limites de la Raison*, ne sachant que répondre à des faits qui renversent ses théories, affecte à leur égard ce mépris transcendant qui est particulier à certains métaphysiciens, mais que personne n'a poussé plus loin que lui, si l'on en excepte Hegel, et il déclare, sans balancer, que l'histoire évangélique est insignifiante dans la question du Christianisme et qu'il importe peu de savoir quelle a été la vie de Jésus, parce que le fait extérieur n'a aucune valeur pour la morale, et est indigne, par conséquent, d'arrêter l'attention du sage[1]. Ce dédain superbe cache simplement, au fond, l'impuissance du maître à concilier des affirmations *a priori* avec la réalité des choses. Le disciple ne put se le dissimuler, mais il ne renonça pas cependant à ses idées favorites sur la religion chrétienne; il se borna à repousser cette fin de non-recevoir qui était sans valeur et à

[1] Kant, *La Religion dans les limites de la raison*, trad. Barni, p. 232.

chercher autre part la solution du problème. Il crut l'avoir rencontrée dans l'explication naturaliste.

En opposition avec Kant, Paulus reconnaît avec franchise que « le fondement du Christianisme primitif est dans son histoire[1]. » Il admet aussi l'authenticité et l'intégrité des Évangiles, la sincérité et la véracité des évangélistes. Mais admettra-t-il également, à la suite de cet aveu, le caractère surnaturel des œuvres de Jésus et le caractère divin de sa personne? Il ne s'y croit nullement obligé. Selon lui, les miracles par lesquels on prétend prouver la divinité de Jésus n'ont jamais existé : ce sont des faits naturels qu'on a pris à tort pour des faits surnaturels. Telle est, réduite à sa plus simple expression, la thèse pour laquelle le docteur Paulus a combattu pendant sa vie entière, avec une ardeur et un talent dignes d'une meilleure cause.

Il faut lui rendre cette justice que, loin d'imiter l'exemple de Kant et de fermer volontairement les yeux sur des textes embarrassants, il n'a éludé aucune des difficultés de sa tâche. Il laisse bien percer malgré lui, çà et là, qu'il sent la stérilité de ses efforts, mais avec cette persévérance opiniâtre qui est l'apanage de sa race, il est constamment revenu à la charge. Il a parfaitement compris que s'il nous suffit, à nous, pour renverser son système sur le Christianisme, de prouver qu'il y a un seul vrai miracle dans l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il lui est nécessaire, à lui, de démontrer qu'il n'y en a absolument aucun. Il a donc discuté un à un, afin de les dépouiller de leur caractère surnaturel, tous les faits miraculeux contenus dans les quatre Évangiles, et trois fois il a recommencé le combat, dans son *Commentaire*, dans sa *Vie de Jésus*, dans son *Manuel exégétique*. Certes, si la victoire eût été possible, elle aurait été gagnée par tant d'acharnement et aussi, il faut le

[1] Paulus, *Leben Jesu*, t. I, Vorrede, p. IX.

dire, par tant de science et par tant de talent. Le docteur Paulus a demandé des armes à tous les temps et à tous les lieux : à l'histoire sacrée et profane, à la littérature ancienne et moderne, aux Pères et aux docteurs, à la philosophie de tous les âges, à l'érudition la plus vaste et la plus variée, aux récits des voyageurs, à la physique, à la chimie, à la médecine, à la théologie mystique même, comme Strauss le lui reproche vivement[1], mais surtout à l'imagination. Cette faculté a chez lui une fécondité qui tient du prodige : c'est une source intarissable de suppositions, d'interprétations, de combinaisons, d'inventions, d'expédients. Si le cœur ne saignait pas au spectacle des outrages prodigués à l'objet de nos adorations et de nos affections les plus chères, la curiosité, piquée au vif, suivrait avec intérêt cet athlète indomptable que rien n'est capable de faire reculer. Les miracles succèdent aux miracles et les explications aux explications, toujours fausses, mais toujours inépuisables et toujours variées.

Quand l'imagination ne lui suffit plus, il appelle à son aide la subtilité. Il la manie avec une dextérité merveilleuse. Dans je ne sais quel roman de Dickens, un avocat prouve aux juges que sa vieille cliente, qui veut épouser un de ses voisins, a reçu de celui-ci une promesse de mariage, parce qu'il lui a envoyé en présent deux tomates. Son plaidoyer est cité comme le chef-d'œuvre du genre captieux. Paulus offre à chaque page des tours de force semblables, moins l'*humour*. Il découvre dans des riens des arguments soi-disant décisifs et à l'aide d'un mot détourné de son vrai sens et interprété à sa guise, il prétend faire évanouir comme une bulle de savon le miracle le mieux constaté. Il a étudié les Évangiles à la loupe, il a tourné chaque phrase dans tous les sens pour la plier de gré ou de

[1] D. Strauss, *Vie de Jésus*, trad. Littré, t. II, p. 30.

force à ses desseins, il torture les faits comme un tyran ses esclaves, pour les soumettre à ses caprices, et par une série de dégradations et d'altérations savamment calculées, il parvient à donner des scènes évangéliques une copie qui ne ressemble plus à l'original. Tout cela est présenté, du reste, avec un art achevé. Il cherche d'abord à provoquer le doute dans l'esprit du lecteur en l'enveloppant dans un réseau de suppositions, d'insinuations, d'interrogations. Alors il lui fait deviner, plutôt qu'il ne lui indique, ce qu'il doit penser et croire. Ordinairement il n'affirme rien, il ne conclut rien. Il est trop habile pour se donner l'air d'imposer ses propres idées, et il sait très bien que sa pensée à demi voilée n'en sera que plus séductrice.

Il séduisit en effet tout d'abord un grand nombre d'intelligences égarées, mais on ne pouvait tarder longtemps à remarquer qu'il avait entrepris une œuvre impossible, et que, comme le disait l'enfant légendaire à Augustin cherchant à expliquer les mystères, il avait essayé de dessécher l'Océan. Les détails dans lesquels nous entrerons bientôt nous montreront dans quels abîmes peut tomber la raison humaine, quand elle se révolte contre l'autorité de Dieu.

Pour nous rendre parfaitement compte des procédés de l'explication naturaliste de Paulus, que nous devons maintenant exposer, il est nécessaire de nous reporter au lieu de sa naissance, à Léonberg. Son enfance avait été malheureuse. Il était encore en bas âge lorsqu'il perdit sa mère. Son père, inconsolable de cette perte, n'eut pas assez de force pour la supporter; ses facultés s'affaiblirent, son imagination égarée peupla l'air de fantômes et il s'imagina vivre au milieu d'une société d'esprits, dont celle qu'il pleurait était la reine.

L'infortuné visionnaire poussa si loin ses rêveries que le consistoire fut contraint de le dépouiller des fonctions de diacre protestant qu'il remplissait à Léonberg, « ob absurdas phantasmagoricasque visiones divinas, » comme le porte la sentence de déposition.

Les scènes dont le jeune Paulus avait été témoin, à cette époque de la vie où l'âme est si impressionnable, la persécution qui les avait suivies laissèrent une trace profonde et ineffaçable dans sa mémoire. Il avait partagé d'abord, avec sa crédulité d'enfant, les hallucinations paternelles, mais plus tard, lorsqu'il en eut senti toute la fausseté et le ridicule, le besoin de la réaction développa dans son esprit, à l'université de Tubingue, où il était allé étudier, cette aversion du surnaturel qui fut, pendant tout le reste de sa longue vie, le trait le plus saillant de son caractère. Désormais il ne devait plus voir dans les partisans des miracles que des hommes crédules, semblables à son père, et dans ceux qui les racontaient, que des visionnaires remplis de bonne foi comme lui, mais également victimes de leurs illusions et jouets de leurs chimères.

Lorsqu'il entreprit d'expliquer les faits merveilleux de l'histoire évangélique, ce fut dans ces douloureux souvenirs de jeunesse qu'il alla puiser la première idée de ses explications, comme il est facile de le reconnaître dans ses ouvrages. Lisez dans son *Manuel exégétique* ces pages où, après avoir constaté l'existence de visions extatiques, inconnues à la plupart des hommes, mais familières, il le sait, à quelques-uns, il nous représente, dans le temple de Jérusalem, le vieillard Zacharie, affaibli par l'âge, l'imagination exaltée par le désir d'avoir une postérité, les sens excités par l'arome des parfums qui l'enveloppent comme un nuage, croyant apercevoir, dans le demi-jour du sanctuaire, au milieu du jeu fantastique des lumières et des ondulations capricieuses de la fumée de l'encens, une forme vaporeuse et indécise, semblable à un ange de Dieu, qui lui annonce la naissance du fils qu'il a tant désiré. Qui ne reconnaît dans ce tableau le vieux diacre de Léonberg, s'i-

maginant voir apparaître dans le temple l'image de la femme adorée qu'il avait perdue [1]? De même, lorsque Marie nous est montrée candide et naïve, prenant un visiteur inconnu pour un archange, on ne peut s'empêcher de songer au jeune Paulus, porté, dans sa crédulité enfantine, par les exemples qu'il avait sous les yeux, à saluer des apparitions surnaturelles dans les étrangers qui visitaient la maison hantée de son père et à donner des proportions surhumaines aux événements les plus communs et aux accidents les plus vulgaires de la vie.

C'est donc de la généralisation des faits douloureux dont il avait été témoin dans son enfance que Paulus tira sa théorie nouvelle. Comme elle s'appuyait principalement sur la situation d'esprit qu'il attribuait aux témoins des miracles, il lui donna le nom d'*interprétation psychologique*, pour la distinguer de ce qu'on avait improprement appelé l'*interprétation historique* d'Eichhorn, qu'il prétendait réformer. Les opinions de ce dernier l'avaient séduit d'assez bonne heure, et c'est dans son *Repertorium* qu'il avait fait ses premières armes. Cependant, en étudiant les explications du père du naturalisme, il avait vite remarqué ce qu'elles avaient de forcé, de choquant, d'inadmissible. Il crut remédier à ces défauts en supposant, là où l'inventeur de l'explication métaphorique découvrait des expressions figurées ou des hyperboles, non plus des tropes ou des exagérations, mais des illusions psychologiques ou des illusions d'optique, fruits d'une disposition passagère ou habituelle de l'âme qui croit voir ce qu'elle ne voit pas, entendre ce qu'elle n'entend pas. Ainsi, aux yeux d'Eichhorn, un ange qui sauve est une figure de langage qui signifie un hasard heureux; un ange qui salue, c'est une voix intérieure. D'après Paulus, ces mots désignent bien des personnes et

[1] Paulus, *Exegetisches Handbuch*, t. I, 1, p. 73-74.

non pas des sentiments ou de simples idées, mais ce sont des êtres mortels, un bel adolescent inconnu, un voyageur inopinément rencontré, qu'une imagination ardente et mystique transfigure en purs esprits, cachés sous une forme humaine. Par exemple, dans la scène de la Transfiguration, qu'il appelle un lever de soleil [1], le Moïse et l'Élie dont nous parlent les synoptiques [2] sont deux étrangers, vêtus de blanc, qui passent par hasard sur la montagne et lient conversation avec Jésus, au moment précis où le soleil levant dore de ses rayons la face du maître. « Pourquoi Pierre, toujours précipité dans ses jugements, s'écria-t-il (à la vue des deux inconnus) : c'est Moïse, c'est Élie; vraiment, il n'en savait rien lui-même [3]. » Dans les explications d'Eichhorn, une voix du ciel, c'est le tonnerre à qui l'imagination orientale prête avec hardiesse une voix articulée [4]; dans celles de Paulus, ce n'est qu'un violent sentiment intérieur. C'est ainsi que, dans le baptême de Jésus, les paroles : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances [5], » ne furent pas prononcées par une voix sensible, non plus que par le tonnerre; elles étaient simplement l'expression muette des sentiments intimes qui inondaient en ce moment l'âme du baptisé et l'âme du baptiste. « La vivacité de leurs émotions n'était-elle pas trop grande, pour leur permettre de discerner clairement si la voix qu'ils venaient d'entendre avait parlé au dehors ou au dedans de leurs cœurs [6]? »

Eichhorn invoquait le génie oriental pour justifier son système d'interprétation. Paulus a recours à des considé-

[1] *Frühmorgensglanz*.
[2] Matt., XVII, 3; Marc, IV, 3; Luc, IX, 30.
[3] Paulus, *Leben Jesu*, t. II, 1, § 132, p. 7-8.
[4] Voir plus haut, p. 158-159.
[5] Matt., III, 17; Marc, I, 11; Luc, III, 22.
[6] Paulus, *Leben Jesu*, t. I, 1, § 22, p. 140.

rations d'un genre différent pour défendre le sien. Il distingue dans un récit l'élément objectif ou le fait, et l'élément subjectif ou le jugement du narrateur. Le fait, c'est la réalité qui constitue l'histoire; le jugement, c'est la manière dont l'historien a conçu et apprécié cette réalité. « Le fait est palpable, l'interprétation est et demeure l'œuvre des hommes [1]. » Le fait est le principal, le jugement est l'accessoire. Le témoin peut avoir mal compris ce qui s'est passé sous ses yeux; son état psychologique peut l'avoir trompé sur la cause et la fin du phénomène, mais il ne s'est point mépris sur le fond de l'événement. Par exemple [2], Simon Pierre paie l'impôt pour son maître et pour lui, au moyen de poissons qu'il vient de prendre : voilà le fait, le principal. L'interprétation des anciens commentateurs de ce passage, hommes crédules portés à voir partout du merveilleux, a été que Pierre avait trouvé le statère dans la bouche d'un poisson, parce que le texte dit dans son langage elliptique : *Et ayant ouvert sa bouche, tu trouveras un statère;* voilà le jugement, l'accessoire. Le fait est vrai, le jugement est faux. Il est vrai que Pierre a payé le tribut, mais il est faux qu'il ait trouvé le tétradrachme dans la bouche du poisson, il l'avait trouvé dans la bourse des acheteurs; s'il avait ouvert la bouche du poisson, c'était pour en retirer, non de l'argent, mais l'hameçon. « Va, mon cher pêcheur, avait dit Jésus à Pierre, prends avec ta ligne quelques bons poissons et quand tu leur auras tiré de la gueule l'hameçon qui empêcherait de les vendre, tu trouveras bien vite le moyen de te procurer les vingt gros [3] en-

[1] Paulus, *Leben Jesu*, t. I, 1, § 22, p. 140.
[2] Matt., XVII, 24-27, texte grec; Vulg., 23-26.
[3] Gros, monnaie divisionnaire allemande de la valeur de 0,125 millimes. D'après cette explication, tout le récit de S. Matthieu se réduirait donc à nous apprendre que S. Pierre a fait un jour une pêche qui lui a rapporté cinquante sous!

viron qui te sont nécessaires et qui seront, pour ainsi dire, trouvés [1]. »

Le devoir de l'exégète, c'est de découvrir dans tous les récits de ce genre « ce qui est croyable [2]. » Il doit par conséquent s'attacher à discerner dans l'histoire évangélique les faits des jugements, et s'il est tenu de conserver soigneusement les premiers, il est obligé de rejeter impitoyablement les seconds, toutes les fois que les biographes de Jésus ou leurs premiers interprètes, les uns et les autres hommes simples et crédules, ont attribué à une intervention surnaturelle ce qui était seulement le résultat des lois de la nature ou l'œuvre de la volonté humaine. Cela signifie, en termes plus clairs, qu'il faut retrancher de l'Évangile tout ce qui est miraculeux et ne garder que ce qui ne l'est pas.

Pour appliquer ses principes, Paulus partage en deux classes les miracles évangéliques : ceux qui ont paru tels aux contemporains de Jésus et ceux à qui la postérité seule a attribué ce caractère : « On doit, dit-il, distinguer avec plus de précision qu'on ne le fait d'ordinaire dans l'histoire du Christianisme primitif deux espèces très différentes d'événements. Beaucoup nous apparaissent comme des *miracles historiques*. Il est clair, par le ton du récit, que celui qui nous les a conservés et ceux qui l'ont copié étaient remplis d'admiration, et les considéraient comme quelque chose dont ils ne pouvaient saisir la cause. L'exposition historique, qui cherche à se pénétrer autant que possible des pensées et des sentiments des témoins oculaires et du narrateur primitif, conclut de là, sans difficulté, que les faits ont été inexplicables dans leur origine et que, *par conséquent, ils ont été présentés comme des miracles par leurs his-*

[1] Paulus, *Leben Jesu*, t. II, I, § 136, p. 19-20.
[2] *Das Glaubliche zu finden.* Paulus, *Leben Jesu*, Vorrede, t. I, p. VII.

toriens à l'admiration de la postérité. Celui qui accepte les sources telles qu'elles sont ne doute nullement, et à bon droit, que ces miracles, qui nous sont donnés comme historiques, n'aient été inexplicables pour les contemporains et les écrivains de cette époque, et il comprend, par conséquent qu'ils aient été un objet d'admiration et qu'on les ait regardés comme des miracles... A cette classe de faits appartiennent la plupart des guérisons.

» Un historien consciencieux doit donc se tenir soigneusement sur ses gardes... De ce que les événements nous ont été racontés avec admiration, parce que leurs causes étaient *alors* inconnues et que l'état actuel des connaissances empêchait de découvrir ces causes, serait-il sensé de les sceller sous une pierre avec cette inscription : Ce qui est arrivé *était* inexplicable, donc, il l'est encore et le sera toujours et nul ne tentera de l'expliquer? Si les causes ne peuvent plus être découvertes ou sont peut-être encore aujourd'hui au-dessus de notre portée, il va sans dire que le fait demeure inexpliqué. Mais pourquoi blâmer les tentatives par lesquelles des recherches postérieures s'efforcent, en respectant les faits, de saisir l'enchaînement qui lie les effets à leurs causes? »

La seconde classe d'événements se compose de « *traditions qui rapportent des faits vrais, mais qui sont racontés sans surprise par leurs historiens et ne sont point présentés par eux comme des miracles.* On n'a par conséquent aucun droit de les appeler *miracles historiques.* Dans les deux faits que nous venons de discuter, » la multiplication des pains et la marche de Jésus sur le lac, « les témoins oculaires et les narrateurs n'expriment aucun étonnement sur ce qui s'est passé, tandis que si l'on admettait l'explication qui a été postérieurement acceptée, ils auraient dû éprouver la plus vive surprise. On manquerait à la fidélité historique en prétendant que, là où les anciens s'étonnaient, ce qu'ils admiraient n'était pas un miracle à leurs yeux, mais ne serait-il pas également contraire à la fidélité historique de vouloir continuer à découvrir du merveilleux, là où le récit ne donne aucun signe de surprise et n'insinue même point que Jésus ait eu l'intention de faire un prodige, sous prétexte que pendant plusieurs siècles, on sait comment et grâce à quel système d'exégèse, on a cru y en voir des traces? La fidélité historique exigerait-elle donc que lorsqu'un mot est susceptible de deux sens, comme la particule *sur*[1], on se prononce pour la signification qui donne au récit une couleur merveilleuse, quoique le narrateur n'exprime aucun étonnement[2]? »

Nous connaissons maintenant le système de Paulus. Tous les faits qu'on nous présente comme miraculeux ne sont tels que par une erreur de jugement. Cette erreur est imputable tantôt aux contemporains de Jésus, tantôt aux anciens commentateurs de l'Évangile. Chez les uns et chez les autres, elle provient de l'ignorance, de l'esprit de crédulité, de l'amour du merveilleux. Le droit et le devoir d'un historien est de redresser les jugements faux de ses devanciers. C'est la mission que s'est donnée le docteur Paulus.

Qu'il y ait des écrivains véridiques dans les faits, inexacts dans les jugements, personne ne le conteste. Tacite est digne de foi quand il rapporte les supplices infligés aux chrétiens par Néron, il ne l'est plus quand il déclare leur religion une superstition exécrable, *exitiabilis superstitio*[3]. Le supplice des chrétiens est un fait vrai, la qualification de « superstition exécrable » attribuée au Christianisme est un

[1] Venit (Jesus) ambulans *super* mare, ἐπὶ τῆς θάλασσης (Matth., XIV, 25; Marc, VI, 48 et Joa., VI, 19). Paulus traduit, non pas marchant sur la mer, mais « marchant sur *le bord* de la mer, » parce que « la côte est *au-dessus* du niveau de la mer! » (*Leben Jesu*, t. I, 2, § 109, p. 109.)

[2] Paulus, *Leben Jesu*, t. III, 1, § 109, p. 362-365.

[3] Tacite, *Ann.*, XV, 44.

jugement faux. Quand nous voulons nous prononcer sur les causes des événements, sur leur nature, sur leurs résultats et leurs conséquences, il arrive souvent que les données nécessaires nous manquent, et comme toutes ces choses échappent d'ailleurs à notre observation directe, nous sommes réduits alors à des conjectures plus ou moins plausibles, sujettes à mille chances d'erreur.

Nous le reconnaissons donc volontiers : en dehors des livres inspirés, même dans les meilleures histoires, il y a des jugements erronés, qu'on a le droit de discuter et de répudier. Qu'on les contrôle, à la bonne heure; qu'on les casse, si on les juge faux, soit encore; mais à la double condition cependant qu'on respectera l'intégrité de l'histoire et que l'on prouvera ce que l'on avance. Paulus a-t-il observé cette double condition? — En aucune façon, comme nous allons le voir en examinant, au moyen de quelques exemples, l'application qu'il a faite de ses principes aux récits de l'Évangile : il a altéré les sources et profondément dénaturé les faits, pour les plier de vive force à ses idées préconçues, de la manière la plus arbitraire et la plus abusive, en foulant aux pieds tout à la fois et les règles de la critique et les plus simples données du bon sens.

CHAPITRE VII.

LE MIRACLE DE L'AVEUGLE-NÉ EXPLIQUÉ PAR LE Dr PAULUS.

Si Paulus a encore une certaine apparence de raison dans l'exposé de ses principes, il n'en est pas de même dans leur application. On aura de la peine à croire qu'un homme ait pu écrire les choses que nous allons rapporter. Nous nous faisons un devoir de les reproduire tout au long, dans le langage de l'auteur, fidèlement traduit, afin que chacun puisse les juger en pleine connaissance de cause et que personne ne puisse nous accuser de les exagérer ou de les travestir.

Quelque variées que soient dans les détails les explications imaginées par l'historien naturaliste de Jésus, il est aisé cependant de les ramener à trois types principaux. En dehors des apparitions qui, nous l'avons déjà vu, s'expliquent par des hallucinations, tous les miracles évangéliques sont des faits naturellement explicables, soit par l'habileté médicale de Jésus, soit par une heureuse chance, soit enfin par une interprétation exacte des textes. A l'aide des deux premiers procédés, Paulus rend compte de tous les miracles qu'il appelle « historiques, » c'est-à-dire de tous les faits qui ont paru surnaturels aux contemporains, parce qu'ils en ont ignoré la véritable cause; au moyen du troisième, il écarte les miracles « non historiques, » c'est-à-dire, les événements de la vie de Jésus à qui la postérité a attribué un caractère merveilleux qu'ils n'avaient pas aux yeux des témoins oculaires. Par exemple, la guérison de l'aveugle-né fut le résultat de la science d'oculiste que Jésus possédait à un de-